

L'éthique au cœur des réalités

Michel Falise

*directeur
du Centre d'éthique contemporaine
des facultés catholiques
de Lille*

Dans ce colloque consacré à l'éthique de votre métier de journaliste, il m'est demandé d'apporter un éclairage complémentaire à partir de ce que peut être mon expérience concernant l'éthique d'autres activités professionnelles. Le terme "éclairage" exprime sans doute une attente fort optimiste et peut-être s'agit-il au contraire d'un obscurcissement. Vous jugerez sur pièce.

"L'éthique des autres métiers", cela recouvre un champ extrêmement diversifié et je m'y limiterai à ce que j'ai pu connaître de plus près : les problèmes éthiques de la vie économique et sociale et également, jusqu'à un certain point, ceux de la bioéthique auxquels j'ai été amené par mes responsabilités antérieures à être confronté un certain nombre de fois.

Je ne chercherai pas à vous tracer une somme philosophique, mais à dégager quelques convictions qui me paraissent essentielles et qui peuvent servir de repères ou de balises pour les travaux de ce colloque et, ultérieurement, pour les travaux du centre de recherche que nous fondons aujourd'hui.

Mon propos sera articulé autour de trois objectifs. Le premier d'entre eux sera d'observer très rapidement l'émergence contemporaine de ce que je qualifierais de demande d'éthique et voir ce qu'il peut y avoir de durable derrière cette attente. Le second

consistera à déceler les multiples ambiguïtés et les multiples pièges qui sont liés à cette émergence. Et le troisième, compte tenu à la fois d'une émergence que je crois durable et des ambiguïtés qui s'y rattachent, me conduira à évoquer ce qui me paraît constituer quelques points de repères sur ce que peuvent être les conditions d'une démarche de discernement éthique qui ait quelque chance de succès.

Émergence de la demande d'éthique

Je crois qu'avec des journalistes, on ne doit pas en rajouter. Vous connaissez suffisamment ce qui se dit et ce qui se passe pour voir comment, dans le domaine de la bioéthique, se multiplient les comités d'éthique, les réglementations, les jurisprudences, comment dans le domaine de l'éthique économique, de l'éthique des affaires, les colloques, les enseignements spécialisés, les publications, tout cela se développe très fortement. J'ajouterai ce qui pour moi renforce cette conviction, c'est que dans le cadre de mes occupations actuelles, je travaille très concrètement dans certains grands groupes, certaines grandes entreprises pour mettre en place des lieux de débat, de propositions et d'examen éthique. Or, ce qui me frappe, c'est de constater que la préoccupation éthique est loin d'être le monopole de l'encadrement supérieur : elle est en effet souvent beaucoup plus "vivace" au niveau de l'encadrement moyen et parfois même de la main-d'œuvre de base. Il s'agit donc bien là d'un phénomène qui n'est pas simplement intellectuel, mais qui correspond à une réalité profonde du monde contemporain.

L'émergence de la demande d'éthique ne signifie évidemment pas que nous soyons devenus plus moraux. Je crois d'ailleurs qu'il est impossible statistiquement de mesurer le degré de moralité d'une génération par rapport à une autre ; je serais tenté de dire que cela doit être à peu près la même chose d'une génération à l'autre. Cela dit, nous avons effectivement une interpellation, un éveil, une demande qui s'affirme. Or, il me semble essentiel de vérifier s'il s'agit là d'un simple phénomène de mode ou, au contraire, d'une transformation durable. Je pourrais répondre de façon superficielle à cette première question en disant que dans d'autres pays — les pays anglo-saxons et, notamment, les États-Unis — ce type de questionnement a vu

« L'émergence de la demande d'éthique ne signifie évidemment pas que nous soyons devenus plus moraux »

le jour depuis plusieurs décennies. On peut donc difficilement parler d'effet de mode.

Ma conviction profonde est qu'il s'agit bien, chez nous aussi, d'une transformation durable qui appelle trois observations. La première, certes banale, consiste à rappeler que nous vivons dans une société de changement accéléré. Mais peut-être n'avons-nous pas suffisamment perçu combien le fait même du changement ouvre l'avenir pour le meilleur comme pour le pire. En effet, ce changement déstabilise car il autorise à la fois l'espoir tout en générant l'inquiétude, sinon l'angoisse. Sur le plan économique, prenons par exemple les changements liés à l'internationalisation des marchés. Quiconque peut y voir aussi bien l'augure d'une amélioration du niveau de vie que la crainte de délocalisations, de pertes d'emplois, d'une accélération du chômage, etc. Autre exemple : les changements liés à l'accroissement de productivité et à la révolution informatique. Là encore, on peut y voir aussi bien le potentiel qui permettra de réduire durablement — avec maintien du niveau de vie — la durée du temps de travail que la sombre perspective d'une économie à deux vitesses accompagnée d'une aggravation du chômage. Dans le domaine médical, la fécondation *in vitro* peut aussi bien être appréhendée en termes de progrès dans la lutte contre des stérilités longtemps restées invaincues, mais cette nouvelle avancée constitue aussi un risque de voir se développer l'eugénisme avec toutes les conséquences que cela peut entraîner.

Autrement dit, et c'est une idée fondamentale, le changement ouvre simultanément l'avenir sur le positif comme sur le négatif. Tout ce qui est économiquement ou techniquement possible n'est pas automatiquement bon pour l'homme. Teilhard de Chardin disait à juste titre qu'« *on n'élève pas de montagnes sans creuser des abîmes* ». En effet, toute énergie est également puissante pour le bien comme pour le mal. Or, face à ces perspectives contradictoires, nous avons besoin d'un surcroît de maîtrise et de guidage. Cette demande accrue de repères — et donc d'éthique — doit être analysée comme une transformation durable.

Deuxième élément explicatif de cette évolution : notre société de développement s'appuie sur la production et l'accumulation des connaissances. La raison fondamentale des différentiels de niveaux de vie et de croissance est, entre autres, liée à la capacité — ou non — de produire et de diffuser des connaissances. Ce lien de cause à effet entre connaissance et prospérité explique pourquoi nous avons une population en moyenne plus informée et

plus cultivée. Les gens ont désormais des exigences d'information, de compréhension, de participation, d'expression critique qui s'affirment de plus en plus et qui, par conséquent, sont à l'origine d'une interpellation éthique accrue à tous les niveaux et dans toutes les professions.

« Les gens ont désormais des exigences d'information, de compréhension, de participation, d'expression critique qui s'affirment de plus en plus »

Troisième élément, c'est que nous sommes dans une société à la fois de plus en plus complexe et de plus en plus pragmatique. Le déclin des idéologies n'est pas seulement lié à la faillite économique de tel ou tel système, mais fondamentalement à l'élévation du niveau culturel général et à la complexité de la société. Dans ce champ de la complexité et du pragmatisme, il y a évidemment un grand risque anti-éthique de *cocooning*, de repli sur le petit groupe et sur l'éphémère, mais il y a en même temps une chance considérable qui est la multiplication des espaces de liberté et la diffusion des responsabilités. Dans les entreprises, nous voyons les hiérarchies se tasser de plus en plus. Un peu partout, nous voyons se créer des réseaux extrêmement souples. Dans la vie associative, des petites équipes spécialisées dans tel ou tel domaine bien circonscrit commencent à se réapproprier des espaces de liberté.

Il y a dix ou quinze ans, le grand débat éthique en matière économique était de savoir si l'on était à gauche ou à droite, socialiste ou capitaliste, et déjà à l'époque, c'était d'un horrible simplisme ! Aujourd'hui, il est bien clair que l'économie de marché ne veut rien dire comme telle, qu'à travers cette réalité, c'est un monde beaucoup plus fractionné, beaucoup plus éclaté, mais où l'on peut se réapproprier des espaces de liberté et de responsabilité. Or, tout ceci est une sollicitation à l'éthique car cette dernière vise à s'approprier son espace de liberté pour y exercer ses responsabilités dans un certain sens.

On pourrait multiplier les exemples et montrer qu'il y a là des vecteurs fondamentaux d'une transformation de la société et que ceci n'est pas près de disparaître. S'il fallait caractériser les choses en matière d'éthique économique, je dirais que nous avons eu pendant très longtemps une culture d'éthique ignorée. L'économie allait son chemin, il y avait l'entreprise et le profit, mais le reste relevait surtout de la morale individuelle.

Nous avons eu ensuite chez nous, et cela depuis quelques décennies, ce que l'on peut appeler un modèle d'éthique périphérique où l'on disait que les problèmes de justice, d'équilibre, de

respect des personnes relevaient des pouvoirs publics. Ces derniers incarnent le bien commun et par conséquent, en tant que citoyens, vous votez, vous désignez des structures qui, parallèlement à la réglementation, vont avoir une préoccupation éthique. Mais à l'intérieur de cela, vous jouez votre jeu économique. Les entreprises maximisent leurs profits et ne s'inquiètent pas du reste, les consommateurs maximisent l'intérêt individuel. C'est ce modèle d'éthique périphérique qui est encore très présent dans nos cultures occidentales.

Et puis, je vois apparaître aujourd'hui — et cela me paraît être un signe des temps très positif — ce que j'appellerais le modèle d'éthique intégrée, c'est-à-dire une éthique qui n'est pas seulement au-dessus, qui n'est pas d'abord à côté, mais qui jaillit au cœur des situations. Je constate qu'un

« Un nombre croissant de responsables, à tous les niveaux, se posent des problèmes de discernement, de choix à l'intérieur de la responsabilité d'entreprise »

nombre croissant de responsables, à tous les niveaux, se posent des problèmes de discernement, de choix à l'intérieur de la responsabilité d'entreprise. Je constate le développement de ce qu'on appelle curieusement les "placements éthiques" alors que la logique de placement, c'est en principe celle de la maximisation de l'intérêt, de la plus-value.

Je vois se développer aussi une logique d'entreprise citoyenne. Or, cette notion est pour le moins iconoclaste par rapport à la théorie économique classique. En effet, l'entreprise citoyenne découvre une responsabilité et un intérêt

« L'entreprise citoyenne découvre une responsabilité et un intérêt au-delà de la seule réalité financière immédiate »

au-delà de la seule réalité financière immédiate. Bref, ce sont là des illustrations, des amorces d'une nouvelle culture qui me paraît révélatrice du monde d'aujourd'hui et qui est celle de l'éthique intégrée. Encore une fois, nous avons bien affaire à l'émergence d'une nouvelle demande

d'éthique qui n'est pas un phénomène purement éphémère.

Des ambiguïtés et des pièges de la demande d'éthique

Comme tout mouvement un peu nouveau, — certes, nous ne sommes pas plus moraux qu'autrefois, mais nous y prêtons peut-être plus d'attention critique — cette émergence d'une nouvelle demande d'éthique s'accompagne de nombreuses ambiguïtés, d'obscurité et de pièges. Tout d'abord, au niveau même

de la terminologie, les mots "éthique", "morale" et "déontologie" doivent être distingués. C'est relativement clair en ce qui concerne la déontologie où les choses sont circonscrites et à peu près codifiées à un moment donné pour une profession déterminée, et bien entendu, la déontologie est fécondée par une vision morale ou éthique. Mais l'éthique ou la morale ne se définissent pas exclusivement dans une déontologie parce que les codes et les textes n'épuisent jamais la vie et que la vie est souvent en deçà et au-delà ; en amont et en aval des codes et des textes.

Morale ou éthique ? Les débats peuvent être infinis. Chacun peut choisir sa définition puisque l'un des termes vient du latin, l'autre du grec et par conséquent, cela signifie étymologiquement la même chose. Disons pour éviter toute confusion que le terme "morale" charrie avec lui une connotation d'externalité (quelqu'un d'extérieur vous a dit ce qu'il fallait faire), qu'il est souvent perçu comme une forme d'impératif ("tu dois", "tu peux", "tu ne peux pas", etc.), qu'il répond à une logique de noir et blanc, de feux rouges et de feux verts, avec quelques petits feux clignotants : logique souvent rejetée par notre culture occidentale.

À l'inverse, — et c'est amusant de relever le contraste entre le terme "morale", peu apprécié, et le terme "éthique", au contraire beaucoup mieux toléré, sinon prisé — l'éthique exprime davantage une préoccupation de "que vaut-il mieux faire ?", "quel est le bien agir ?" qui nous interpelle individuellement ou collectivement. Cette fois, on se situe dans une logique où il y a beaucoup plus de feux clignotants que de feux rouges ou de feux verts, où l'aspect de créativité personnelle, de sens donné à une action, à une vie, est beaucoup plus présent que dans la morale. En somme, avec l'éthique, le choix n'est pas toujours entre le noir et le blanc, mais souvent entre le gris et le gris. Et Dieu sait l'infinie variété des gris !

La deuxième grande ambiguïté est celle des échelles de valeurs. À l'intérieur d'une entreprise de presse, à l'intérieur d'une équipe de journalistes, les valeurs ne sont pas les mêmes. Il s'agit de pouvoir définir, dans un jeu qui respecte les libertés et les responsabilités de chacun, une interface de valeurs sur lesquelles chacun s'accorde. Et lorsque vous dépassez le cadre de l'entreprise ou de l'équipe, vous vous apercevez de l'extraordinaire évolution des valeurs dans l'histoire, de l'incroyable diversification des valeurs dans l'espace. Or, l'éthique se doit de respecter et de comprendre cette diversification. Devant cette évolutivité, vous pouvez alors avoir une vue sociologique ou une vue qui se-

rait davantage philosophique, la première s'appuyant plutôt sur des constats, la seconde étant au contraire plus normative. Car le philosophe cherche d'une part à dire que ces valeurs ambiantes sont interpellables, critiquables et il veut d'autre part montrer qu'on peut les hiérarchiser en fonction d'une certaine vision de l'homme, de ce qui le grandit, de ce qui le diminue. Avec, à la limite, l'aspiration à découvrir des valeurs universelles, une vision universelle de l'homme.

La troisième ambiguïté concerne les motivations. Que de fois entend-on dire que les entreprises ou les associations font de l'éthique par intérêt ! Je citerais l'un de mes amis moralistes qui disait que lorsque la vertu chevauche l'intérêt (la vertu étant le cavalier), les choses ont au moins le mérite d'avancer plus vite. Nous avons souvent derrière nous une vision très masochiste de la vertu qui nous fait croire que l'on n'est vertueux que si l'on souffre. Il peut donc y avoir une conciliation entre un intérêt bien

« Nous avons souvent derrière nous une vision très masochiste de la vertu qui nous fait croire que l'on n'est vertueux que si l'on souffre »

compris et la vertu. Mais il faut aussi savoir que, parfois, le cheval se cabre et qu'à ce moment-là, en conscience, peut-être faut-il aller à pied... La marche à pied est plus lente, plus difficile. Il faut peut-être alors que la loi oblige tous les marcheurs et tous les chevaux à avancer pour effectivement compenser. Bref, ambiguïté dans les motivations parce que l'éthique est parfois revendiquée pour l'image de marque, la crédibilité. Peut-on parler d'une "éthique hypocrisie" ? Oui, mais comme disait La Rochefoucauld, « *L'hypocrisie est comme un hommage du vice à la vertu.* » Je ne dis pas qu'il faut être hypocrite du point de vue de la philosophie éthique, mais je constate simplement un fait.

L'éthique peut également être la source permanente d'une critique. En effet, il est trop facile au nom de l'éthique d'apprécier trop rapidement ou de condamner sans nuances. Personnellement, quand certains de mes proches me parlent d'éthique, je m'inquiète assez vite. Car c'est au moment précis où ils n'ont plus d'arguments sérieux ou rigoureux qu'ils agitent soudain la notion d'éthique, confondant trop souvent cette dernière avec la perfection. Comme il est clair que dans toute responsabilité, l'imperfection est inévitable (il est difficile de maximiser tous les objectifs à la fois), il y a là une déviation vis-à-vis de laquelle il faut être très attentif.

« Il est trop facile au nom de l'éthique d'apprécier trop rapidement ou encore de condamner sans nuances »

Conditions d'une démarche de discernement éthique

Quelques points de repères s'imposent maintenant pour éclairer la question de l'éthique. Je les situerai d'abord au niveau de la démarche et, ensuite, au niveau de l'amont de cette démarche. Pour ce qui est de la démarche, je ne pense pas que l'éthique puisse être déduite d'un ensemble de considérations : elle est toujours à réinventer, à recréer, c'est un cheminement plus qu'un aboutissement. À cet égard, quatre points me paraissent essentiels.

Le premier impératif est d'identifier correctement nos espaces de liberté et de responsabilité. La faute éthique la plus importante consisterait à se défausser sur l'autre ou sur l'ailleurs. Les médias, de ce point de vue-là, ont un dos particulièrement large puisque pour beaucoup, il suffit de se reporter aux médias pour expliquer toutes les erreurs. Cela dit, nous avons tous un peu ce genre de comportement.

Identifier nos espaces de liberté et de responsabilité nous amène à une vue de la vie sociale et économique infiniment plus riche que celle des "mécanismes". Personnellement, je n'aime pas ce terme car il donne le sentiment d'une mécanique un peu rigide. L'économie a été très longtemps asservie à une vision que les Anglo-Saxons appellent l'*engineering approach* où il n'y a pas de degré de liberté. Or, s'il n'y a pas de degré de liberté, il n'y a pas d'éthique possible. Nous sommes alors enfermés dans un système et des mécanismes. Il existe en matière sociale des relations de cause à effet et des probabilités de comportements que l'on peut modéliser en leur donnant l'apparence de mécanismes, mais le mécanisme au sens strict tiré de l'analogie avec les sciences pures ne me paraît pas exact. Finalement, ce qui explique le mieux les faits (à long terme), ce sont les libertés engagées dans la réalité. Mais des libertés qui ne se réalisent pas immédiatement, qui rencontrent des contraintes, qui les assimilent et progressivement les font évoluer.

Deuxième impératif : l'exigence d'un discernement rigoureux et ouvert. Discernement, car l'éthique n'est pas d'abord une affaire de grandes déclarations, de bons sentiments. Elle imbrique en effet de façon extrêmement étroite l'analyse de ce qui est et l'appréciation des valeurs. Autrement dit, il n'y a pas moyen de faire de l'éthique pertinente si l'on n'est pas au cœur de la réalité concernée. L'éthique qui ne serait pas accompagnée de ce discernement rigoureux et sérieux est une éthique phra-

séologique, une éthique à côté de la plaque. Je dis souvent à mes étudiants que l'éthique n'est pas une salade à côté du steak, mais une épice dans le steak. Et pour connaître l'épice, il faut connaître le steak. Autrement dit, c'est à l'intérieur des complexités, des incertitudes et avec une démarche à la fois analytique et appréciative qu'un cheminement éthique peut se faire. Mais pour que ce discernement soit sérieux, il doit être ouvert. D'où la nécessité de pouvoir accueillir la critique, la contestation, le point de vue différent. Dans ces domaines, nous sommes toujours partiels et partiels. Pourtant, nous avons besoin de cette fécondation de la critique externe.

Troisième impératif : le courage de la décision. Qu'elle soit individuelle ou collective, la décision est souvent risquée dans un contexte incertain. Une attitude éthique exige donc un engagement, c'est-à-dire une véritable prise de responsabilité. Quitte à susciter chez les autres l'interrogation, voire la désapprobation.

Enfin, il ne faut pas oublier que l'éthique est une histoire : elle ne se résume donc pas à quelques décisions ponctuelles qu'on isole théoriquement. Elle se nourrit d'une histoire, s'inscrit dans une histoire et, à son tour, elle façonne l'histoire. Il faut donc connaître l'histoire, ses déterminismes et ses contraintes pour percevoir quels sont les degrés de liberté qu'on peut y exercer.

« Une attitude éthique exige un engagement, c'est-à-dire une véritable prise de responsabilité »

Et lorsque l'on regarde par exemple l'histoire des personnes ou des entreprises à long terme, on s'aperçoit que les facteurs les plus explicatifs sont les valeurs, leur hiérarchie ainsi que l'implication des libertés. Curieusement, devant des situations externes et des contextes assez similaires, on observe des évolutions de personnes ou d'entreprises radicalement différentes. Le facteur explicatif de ces différenciations réside fondamentalement dans les libertés en œuvre. Je dis en effet souvent que c'est dans le long terme que la liberté prend corps parce que la liberté dans l'immediat est difficilement saisissable. C'est donc bien à travers le temps et l'histoire que la liberté se dessine, ce qui signifie que la démarche éthique est une affaire de patience, de ténacité. Cette démarche doit donc s'inscrire dans des textes, des structures, des organisations, des politiques.

En amont de la démarche éthique se trouvent évidemment des personnes. Car l'éthique venant des consciences, des engagements et des volontés repose nécessairement sur des individus. Par conséquent, les chances d'un cheminement éthique sont fondamentalement tributaires de la volonté et de l'engagement

des personnes. Sans oublier le critère de l'ouverture sur autrui. La reconnaissance de l'autre est en effet la valeur la plus reconnue par tous les éthiciens. Autrement dit — et les Anglo-Saxons appellent cela la *golden rule* : « *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse à toi-même.* » Dans toutes les sagesse antiques, dans toutes les religions, il est bien dit : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » Voilà la base sur laquelle sont greffées des valeurs de créativité, d'efficacité, de justice, de vérité, de transparence. Mais, toutes ces valeurs ne sont pas nécessairement compatibles, elles entrent à certains moments en conflit les unes avec les autres. Tout le problème de l'éthique, c'est suffisamment à ces valeurs pour chercher à minimiser leur sacrifice relatif. En ce sens, l'éthique est une démarche de créativité permanente.

Derrière toutes ces considérations, il y a finalement une vision de l'homme. Il suffit de remonter le courant des décisions aux choix, des choix aux valeurs, des valeurs à l'homme. Lequel doit fournir un effort permanent pour lutter contre les grands accaparements. À l'intérieur de la presse, il y en a au moins trois sur lesquels tout le monde s'accorde : l'accaparement de l'argent (et il n'y a pas moyen de se situer dans une perspective éthique sans avoir à regarder ce problème bien en face), l'accaparement du pouvoir (il existe un pouvoir de la presse qui peut rendre extrêmement difficile la reconnaissance de l'autre, fondement pourtant des valeurs éthiques) et l'accaparement du savoir. Idéalement, mais c'est plus facile à dire qu'à faire, il faudrait se servir de l'"avoir" comme instrument, du "pouvoir" comme service et du "savoir" comme recherche. La prétention à une démarche éthique impose donc clairement un effort de libération.

Dans un monde très bousculé et de plus en plus inquiétant, mais en même temps porteur d'espoirs immenses dans tous les domaines, il convient pour chacun d'entre nous de dégager davantage de repères. Et la demande d'éthique qui s'affirme partout et avec de plus en plus de force exprime bien ce besoin de repères. Je retrouve là mon auteur favori, Teilhard de Chardin, qui estimait indispensable de s'immerger pour émerger. Je crois que c'est l'un des grands défis de l'humanité auquel nous sommes aujourd'hui confrontés ■

« Il existe un pouvoir de la presse qui peut rendre extrêmement difficile la reconnaissance de l'autre, fondement pourtant des valeurs éthiques »